



En tout point comparable à un site de rencontre. Le logo figure deux anneaux emmêlés.

Je renseigne mon profil a minima. Langue maternelle : le français, je suppose. Langue que je souhaite apprendre : le darija, le dialecte marocain. Introuvable alors même que l'appli propose une liste interminable de langues : cherokee, adyguéen, j'en passe. Je coche arabe, lequel, on l'ignore. J'indique les sujets sur lesquels j'aimerais échanger. J'ai un doute car l'exemple cité est en italien. Je crois qu'il y a une erreur, je veux apprendre l'arabe, pas l'italien. Cela me rappelle la combine qu'il a fallu utiliser à mon passage en seconde. Je voulais suivre le cours d'arabe littéral mais le système informatique ne permettait pas ce choix. Il a fallu cocher italien et ensuite demander une correction manuelle à la scolarité pour pouvoir changer de classe. Je sens qu'il va encore falloir manœuvrer. Je choisis une photo de profil, un selfie presque fidèle à ce à quoi je ressemble en cette soirée de septembre 2022. J'autorise la géolocalisation. L'application m'informe que de vraies personnes examinent ma demande avant

que je ne sois autorisée à rejoindre la communauté Tandem. J'y suis.

Pour un tas de raisons, je ne veux pas un homme. Sur la trentaine de profils que je fais défiler, les hommes représentent l'écrasante majorité. Lina peut-être. Je clique. Sa photo la montre de profil, baissant la tête, une large frange de cheveux lisses et châains finissant de lui cacher le visage. Elle a autorisé sa géolocalisation, sa photo apparaît sur une carte représentant le haut de la péninsule Arabique. Plus bas, l'indication suivante : « *Gaza, Palestinian Territory, Occupied* ». Je vérifie mon profil, la position indiquée est Le Kremlin-Bicêtre alors que je suis à place d'Italie, entre les deux, quatre kilomètres. Lina vit donc à plus ou moins quatre kilomètres de la ligne pointillée sur laquelle, dans Google Maps, on lit en lettres capitales : « *1950 ARMISTICE AGREEMENT LINE* ».

Pendant ce temps, soit moins d'une poignée de minutes, Amin me suit et je reçois neuf messages :

Ahmed : *Salut ça va*

Youness : *Hey...*

Ali : *How are you*

Nawras : *Hi*

Moneim : *I guess I can help you with Arabic*

Hamza : *Salam*

Good Mood : *Hey Nassera...*

Oways : *Comment ça va?*

Au milieu d'eux, Ben : « langue maternelle : *allemand*, parle aussi : *arabe*, apprend : *français et anglais*, j'aime parler de : *Alles*, mon partenaire Tandem idéal est : *Nett*, mes objectifs d'apprentissage sont : *Sprache üben* ». Il m'écrit : « *Why especially moroccan?* » Éléments de réponse : c'est la langue dans laquelle rêvent mes parents, si tant est qu'on rêve dans une langue, si tant est que mes parents rêvent encore. C'est la langue qui me perd. Je le laisse en « vu ».

Mer (pour Meriem, Méditerranée?) m'écrit.



Je n'ai utilisé les taxiphones parisiens que sur une courte période, entre 2006 et 2009. Je vis alors dans le 13<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sans téléphone fixe et avec un forfait mobile limité. Je me rends donc quelquefois au *Cyber Phone*, avenue d'Italie, entre *Le Globe Café* (couscous uniquement le vendredi et le samedi) et une boucherie hallal.

Je ne fais pas plus attention que cela au lieu. C'est un taxiphone, c'est tout. Je n'aime pas m'y éterniser. Arrivée là, j'ai besoin de moins de cinq minutes pour me rendre dans une des cabines rose saumon sale, composer le numéro à rallonge de mes parents, échanger avec eux quelques phrases, payer, partir. Le lieu m'est familier en un sens, je ne le vois pas vraiment. Je me rappelle que lorsque j'allais à Casablanca, plus jeune, je me rendais aussi dans une téléboutique, c'est le mot là-bas, pour appeler en France. Les téléboutiques y sont peintes en blanc et azur.

À Paris, à cette époque, les cyber et taxiphones sont le lieu de passage obligé des immigrés des quartiers

populaires. Ils font partie du décor comme les bars PMU, les épiceries de produits exotiques, la file d'attente devant la CAF. Leur modèle économique est flou : on peut y appeler l'étranger depuis des cabines téléphoniques, utiliser internet, faire des photocopies, acheter des bananes plantains, des poivrons un peu fripés. Un espace extraterritorial, diplomatique et délicat.

Joindre mes parents est alors soumis à de nombreux aléas : un nouveau changement d'indicatif, celui de la mégapole de Casablanca s'allonge d'année en année, une mauvaise manip', des parents absents ou simplement trop loin... Et puis, nous avons de moins en moins de choses à nous dire et nous savons de moins en moins comment les dire. La communication se raréfie, se rompt, reprend parfois.



Premier appel vidéo. Mer apparaît, jolie, joues rondes, chevelure longue. Elle m'explique qu'elle vient tout juste de commencer un travail de bureau après être restée sept ans femme au foyer. Elle s'est mariée juste après l'obtention de son diplôme, son mari ne voulait pas qu'elle travaille. Elle a trente-trois ans, deux enfants, des garçons. Elle me raconte un peu son quotidien d'un sourire impassible, résigné peut-être. Je sens vite qu'elle a plaisir à être au bureau, à prendre une heure de son temps pour ce cours de langue improvisé, le plaisir de la dissidence.

Je lui demande où elle habite, un quartier du centre de Casablanca. Des souvenirs me reviennent. Je n'ai pas trop de mal à la comprendre.

C'est mon tour. Je lâche l'eau de ballast qui comprime mon larynx. Des bouts de mots, à peine formés, se carapotent, partent à la dérive. L'effort est physique, tout mon corps est convoqué, convulsé. Ça fait mal et c'est drôle en même temps.

Je parviens à expliquer à Mer que je suis née au Havre, que mes parents vivent à Casablanca la plupart du temps. Ils reviennent au Havre quelquefois. Je voudrais réussir à leur parler. J'essaie de dire concrètement ce dont j'ai besoin : comment prendre des nouvelles, rassurer, dire au revoir. On passe à l'anglais qu'elle parle mieux que moi. Je ne lui suis d'aucune aide. Je lui fais sûrement perdre son temps. Je lui demande si malgré tout elle est d'accord pour m'aider. Mer accepte.

Allégée, j'appelle dans la foulée ma mère. Elle ne répond pas.



J'ai choisi *Allô la Place* parce que c'est à côté de chez moi, j'y allais quelquefois pour imprimer des documents avant de faire l'acquisition d'une imprimante, et parce que le gérant ressemble un peu à l'un de mes frères. Et aussi *Allô la Place*, ça sonne bien.

On y trouve deux photocopieuses scanner, du matériel informatique et de téléphonie, quelques PC au fond de la boutique. On peut y boire un café et acheter des cartes prépayées pour appeler l'étranger. Le gérant n'a pas cédé au clinquant des enseignes Lycamobile ou Lebara qui pullulent dans la ville.

Je repousse depuis plusieurs semaines ma visite. Je ne sais pas comment aborder le gérant plutôt mutique de mémoire. Je n'ai aucune raison d'y aller sinon une curiosité suspecte. Surtout, je ne sais pas ce que je cherche au juste.

En 2018, j'avais tenté de filmer le *Cyber Phone*, je n'y étais pas parvenue. L'échec n'était pas lié à une difficulté technique ou à une déception quant aux images

filmées et perdues depuis : le défilement lumineux des mots RÉPARATION en rouge DÉBLOCAGE en bleu, me paraissait même assez frappant. C'est juste que ce que je cherchais à filmer n'existait plus.

Mon idée était d'interroger les personnes utilisant les cabines téléphoniques pour joindre leurs proches restés loin, avoir une idée de qui ils appelaient, ce qu'ils se disaient, saisir leurs mots pour raconter ce lien maintenu malgré la distance.

J'ai vite compris que j'étais en retard de plusieurs années. Presque plus personne n'utilisait les cabines téléphoniques. J'avais bien croisé un homme rond et souriant mais je n'avais pas osé l'aborder. J'ai remercié le réparateur-débloqueur de m'avoir laissée filmer ce qui ressemblait à un documentaire sur la fin des taxiphones. Une absence d'images pour dire les personnes que j'avais quittées, une longue histoire d'évitements ou plus sûrement mon manque de cran.